

# À Arsène Houssaye

Grâce aux Dalilas,

Nos rimeurs sont las

De gloire,

Et, comme un hochet,

Ont jeté l'archet

D'ivoire !

Au rythme ailé d'or

Il fallait encor

Un maître

Fou de volupté,

Alors j'ai dompté

Le Mètre !

J'ai repris mon luth,

Et, suivant le but

Féerique,

Je m'en vais cherchant

Le secret du chant

Lyrique.

Œil épanoui,

Je peins ébloui

Ou triste,

Le ciel radieux,

Et, mélodieux

Artiste,

Près du fleuve grec  
Murmurant avec  
Les cygnes  
Fiers de leur candeur,  
Je dis la splendeur  
Des lignes.

Mon vin triomphant,  
Sais-tu quelle enfant  
Le verse ?  
Viens, et tu verras,  
Poète, quel bras  
Me berce !

Ô chasseur altier,  
Qui fuis le sentier  
Profane,  
Songeur qu'autrefois  
Rencontrait au bois  
Diane !

Comme toi, qui vins  
Si jeune aux divins  
Rivages,  
Ami, j'ai toujours  
Voulu des amours  
Sauvages.

Ah ! quand Mai sourit  
Aux prés où fleurit  
La menthe,  
Trouveurs de loisir,  
Sachons y choisir  
L'amante !

Nymphé au regard bleu,  
Si sa lèvre en feu  
Caresse  
Nos fronts sans témoins,  
Qu'elle soit au moins  
Déesse !

Toi, pâle et rêvant,  
Au bois que le vent  
Assiège,  
Tu suis à dessein  
La guerrière au sein  
De neige !

Moi, parmi nos jeux,  
Mon plus orageux  
Délire  
Toujours s'en revient  
Vers celle qui tient  
La lyre !

Sans doute elle a pris  
La foule en mépris,

Et porte  
Un peu trop souvent  
Sa crinière au vent.  
Qu'importe !

J'aime sa pâleur,  
Et sa bouche en fleur  
Est saine !  
Son sang et sa chair  
Les voilà, mon cher  
Arsène.

Ô sens embrasés !  
Maîtresse aux baisers  
Savante !  
Tendre et chère voix,  
Ici tu la vois  
Vivante.

Dos flexible et nu !  
Sourire ingénu  
Qui m'aime !  
L'or de ses cheveux  
M'enivre, et je veux,  
De même,

Dans mon sang qui bout  
Gardant jusqu'au bout  
Ma fièvre  
Tout comme à présent,

Mourir en baisant  
Sa lèvre !

Théodore de Banville (1823–1891)